

# Regards sous la robe d'une courtisane de papier

**EXPOSITION** « Sambre Intérieur/Atelier » transforme le regard par l'imaginaire

► Où se situe la frontière entre l'imaginaire et la réalité ?

► Bernard Yslaire et Laurence Erlich dressent un portrait troublant de la question en soulevant la robe de Judith, une courtisane de papier.

Bernard Yslaire est le crayon romantique de la saga de Sambre, un best-seller de la bande dessinée belge. Sa muse, Laurence Erlich, est photographe. A la galerie Huberty et Breyne du Sablon, ils entraînent l'œil du visiteur de l'autre côté du miroir, dans le rapport entre le dessinateur et sa muse, entre le portrait et son modèle, entre l'imaginaire et la réalité. Bernard Yslaire et Laurence Erlich jouent au chat et à la souris en soulevant la robe de Judith, la petite courtisane de *Fleur de pavé*, le nouvel album de Sambre. Les deux artistes mettent bas les masques de la réalité pour dénouer les clichés de la représentation.

« C'est un projet de couple, où l'on pose des regards croisés sur la représentation artistique à travers le dessin et la photographie, nous confie Bernard Yslaire devant une œuvre intitulée *La Courtisane et son Reflet en Larmes*. On part de l'univers de la bande dessinée de Sambre mais ce n'est pas une exposition de bande dessinée. Même s'il y a quelques planches originales de la série accrochées dans la galerie pour planter le thème, l'objet, c'est de multiplier les regards, d'explorer les frontières entre imaginaire et réalité. »

## L'image avant le modèle

Dès les premiers égarements dans l'exposition, l'œil est subjugué. L'esprit se perd. Où est la vérité ? Dans le portrait de la courtisane ou dans son reflet ? « On s'aventure dans l'espace vierge entre les deux, poursuit Bernard Yslaire, par-delà des techniques et les genres que sont la bande dessinée et la photographie. Le but est de pousser le public à se questionner sur ce qui précède le dessin, ou encore sur ce qui nous pousse, aujourd'hui, à prendre des millions de photos chaque jour... »

« Il y a là derrière une forme d'interrogation psychanalytique, précise Laurence Erlich. Que cache la représentation artistique ? Qu'y a-t-il avant l'image ? Dans l'exposition, la photographie et le dessin s'entrelacent, se fondent, de sorte que le spectateur finit par se demander si la réalité existe vraiment. On ne sait plus si on regarde une photo ou un dessin. Par ailleurs, comme une photo peut être recadrée, modifiée, retouchée..., on s'interroge sur la transformation du regard par l'imaginaire. Dans l'exposition, on peut voir, par exemple, un dessin de Judith, la petite courtisane du dernier épisode de Sambre et, tout à coup, face à elle, une photo qui lui ressemble. L'idée qu'elle pourrait exister réellement ne nous avait jusque-là pas traversé l'esprit. Cela devient un jeu bouleversant entre celui qui regarde, celui qui dessine et le visiteur qui tente d'attraper la réalité. »

Le plus stupéfiant dans l'aventure, c'est que Bernard Yslaire n'a pas utilisé de modèle pour créer le personnage de Judith. La courtisane espiègle a jailli directement de son imaginaire. Alors d'où vient sa photo ? « J'ai travaillé avec une jeune modèle sans savoir, au départ, si



« Le Dessinateur et le Modèle » et, ci-dessous, « La Courtisane et son Reflet en Larmes ». © BERNARD YSLAIRE/LAURENCE ERLICH.

elle allait rencontrer l'image de la Judith de Bernard, explique Laurence Erlich. A bien y regarder, la mienne est plus âgée que la jeune fille de papier. Mon but était d'introduire une distorsion. Dans la bande dessinée, c'est une petite courtisane comme il en existait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sujet est impossible à traiter en photographie. On basculerait immédiatement dans l'imagerie pédophile. En dessin, par contre, cela permet à Bernard de poser un regard terrible sur l'époque et, par là, d'entrer dans le débat de la représentation, de ce qui est choquant ou pas par rapport à la réalité des choses. Le dessin est dans une autre dimension que la photographie qui, dans l'esprit de la plupart des gens, est assimilée au réel. Le public acceptera plus facilement l'image du Petit Prince mordu par un serpent pour illustrer l'envie d'en finir avec la vie que la photo d'un gosse mort d'un shoot d'héroïne... »

## Un autre espace-temps

L'idée des deux créateurs est aussi que le dessin ouvre les portes d'un autre espace-temps. Alors que le regard perçoit une image instantanément, notre cerveau a besoin de beaucoup plus de temps pour la représenter. Bernard Yslaire cite l'exemple de *L'enlèvement des Sabines*, l'immense toile du Louvre de Jacques-Louis David, le futur peintre des portraits de Napoléon Bonaparte : « Il a mis plusieurs années à la réaliser. Ce fut comme une superproduction hollywoodienne, avec un studio, des modèles. Le tableau était sponsorisé par le public, qui payait pour venir voir l'œuvre en construction. La photographie est davantage dans l'instantané. Dans les clichés de Judith, Lau-

rence recompose le sujet avec une approche du corps ni vulgaire ni érotique. C'est parfois morbide mais ça colle avec l'univers de Sambre. Il y a une vraie rencontre entre mes dessins et ses photos. Rien n'est fabriqué ni attendu. On n'est ni dans l'illustration ni dans la reproduction de la bande dessinée. »

Les photos de Laurence Erlich questionnent les dessins de Bernard Yslaire en toute liberté. Judith n'existait pas et voilà que, dans l'exposition, elle prend soudainement vie dans le regard des visiteurs. ■

DANIEL COUVREUR

Exposition Yslaire et Erlich, Sambre Intérieur/Atelier et projection du film Intérieur/Yslaire de Lola Hilaire sur le making of d'une planche originale de Sambre, jusqu'au 4 décembre, Galerie Huberty & Breyne, rue de Bodenbroek 8A, 1000 Bruxelles. Entrée libre. Infos : [www.hubertybreyne.com](http://www.hubertybreyne.com)

